

## ANTOINE DE BERTIN

J'ai acheté les œuvres d'Antoine de Bertin, capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, par un doux matin d'été, chez un petit libraire occupé à ouvrir les volets de sa boutique.

Il y a longtemps de cela, mais je n'ai pas oublié que la lumière s'épanchait tranquille, sur la Seine, parmi les arbres des quais, et dans mon cœur...

Il semble qu'Antoine de Bertin ait connu des jours insoucians et voluptueux ; par contre, sa mort fut marquée d'une fatalité sinistre...

Jeune et ardent, épicurien tendre, le poète Bertin courait Paris rimant des vers sur les nuances des gazes transparentes, sur les plis onduoyants des robes, sur les écharpes envolées des belles. Dans les salons, assis à l'écart, il s'enivrait du parfum exhalé d'une abondante chevelure, et son âme montait avec les sons aériens de la harpe que pinçaient des doigts de lys et de roses.

Il aima Eucharis, puis Catilie. Il fut jaloux, trompé et trompeur. Il mouilla de pleurs un seuil inexorable, il connut tout l'anéantissement des nuits d'abandon :

Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage  
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,  
Seul dans un lit désert déplorant mon veuvage,  
Mesurer tristement le cercle entier des nuits !

En parfait amant, il s'irrite et menace au moindre soupçon : il va rompre ses fers, il oublie déjà, il tient tout prêt un immortel feston pour ceindre les tempes d'une nouvelle maîtresse. Puis, vite, il implore son pardon, et, d'un brûlant pinceau, il anime le portrait de l'ingrate :

Il faut brûler, quand de ses flots mouvants  
La plume ombrage, en dais, sa tête enorgueillie ;

Il faut brûler, quand l'haleine des vents  
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.  
Un air de négligence, un air de volupté,  
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,  
Les diamants, les fleurs, l'hermine éblouissante,  
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté...

Il faut mourir, lorsque au milieu de nous,  
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,  
Danse, ou prenant sa harpe entre ses beaux genoux,  
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore.



Dans sa vie agitée et élégante, le poète n'avait point *l'orgueil ni le temps d'être sage*. Il s'échappait cependant, à l'occasion, de la cour et de la ville, afin de rêver, solitaire, entre Marly et Saint-Germain, sous les frais arceaux des bois de Feuillancour. Alors, dans cette retraite, les souvenirs de son enfance lui revenaient parfois, et il songeait, attendri, à cette île de Bourbon, son berceau, où le soleil, dans sa course, ramène sans cesse des nuits et des jours sereins :

Rivage heureux, tu n'es plus ma patrie !  
O jour présent à mon âme attendrie,  
Où de ton sein, jeune encore, enlevé,  
Aux doctes sœurs, nourrisson réservé,  
Sous d'autres cieux cherchant un autre monde,  
J'ai vu tes bords s'enfuir au loin dans l'onde.

Je vous ai dit que Bertin mourut dans des circonstances funestes. Voici ce qu'une ancienne notice nous apprend sur cette mort :

A la fin de 1789, il passa à Saint-Domingue, dans l'espérance d'y obtenir la main d'une jeune créole qu'il avait vue à Paris et qui l'avait devancé en Amérique. Le jour du mariage fut fixé ; mais il fallait que les bans fussent publiés en France, ce qui fit que les papiers n'arrivèrent

qu'à la fin de mai 1790. Il fut arrêté alors que la célébration du mariage se ferait au commencement de juin. La surveillance de ce jour, Bertin éprouva quelques accès de fièvre et une douleur d'estomac, avec un peu de toux : on crut que c'était un rhume. Le jour du mariage étant arrivé, le malade demanda qu'il se fît dans sa chambre ; mais à peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très faible, qu'il s'évanouit. Il ne reprit sa connaissance qu'avec une forte fièvre et des vomissements ; le septième accès fut accompagné de convulsions et suivi d'un évanouissement très long. On le crut mort ; on éloigna sa jeune épouse. Au bout de quarante-huit heures, ses yeux se rouvrirent, mais ses idées ne revinrent pas. Son état tenait de l'imbécillité, et cet état ne changea point jusqu'au dix-septième jour de sa maladie, qui fut celui de sa mort. Il était sur l'habitation de son beau-père, plaine de l'Artibonite, près le quartier Saint-Marc ; il mourut à la fin de juin 1790, âgé d'environ trente-huit ans...

J'eusse pu donner à ce récit du relief, en faire quelque chose de plus corsé, en un mot le rendre tout à fait horrible. J'ai préféré vous le citer tel quel. Ce rapport, dans la sécheresse de son tour, fait songer à certaines pages an-

glaises, d'un humour glacial, celles, par exemple, sur les derniers jours de Kant.



Lorsqu'on feuillette quelque Anthologie des poètes de la Renaissance, il devient clair que, même chez les plus médiocres, une sève cachée monte et descend sous la rudesse ou le mauvais goût.

Le xviii<sup>e</sup> siècle ne fut pas celui de la poésie, surtout de la poésie lyrique ; comme le xiv<sup>e</sup>, il était tourné vers l'esprit critique et les utopies réformatrices. Cependant, à la fin, les Muses revinrent tout à coup former des chœurs dans les jardins du petit Trianon. Ce n'étaient pas encore les danses sacrées du Pinde, mais des rondes légères et des menuets. Et cela jusqu'au jour où André Chénier put s'écrier sans mentir :

Salut Thrace ma mère et la mère d'Orphée !

Parny, Bertin et quelques autres n'en avaient pas moins ouvert la voie. Ils préludèrent vraiment sur la lyre et la flûte pastorale.

Je vous citerai quelques vers d'un poème de Bertin, intitulé *La Vendange* :

Quels cris dans les airs retentissent !  
 Quels chants sur ces coteaux d'un ciel ardent brûlés !  
 Déjà, le thyrses en main, s'unissent  
 Les Faunes aux Sylvains mêlés.  
 Les fougueux Egyptiens bondissent,  
 Et sous leurs pas au loin gémissent  
 La terre et les bois ébranlés.

Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,  
 Et penché sur son char, le Dieu vainqueur du Gange  
 Du plus riche des mois nous verse les tributs.

Je naquis dans ce mois: voici le jour que j'aime;  
 Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux !  
 De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux;  
 De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.

. . . . .

Mais déjà l'ombre croît; la feuille qui murmure  
 Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir;  
 Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,  
 Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.

... Aux campagnes d'Élise, où il erre à présent, le gentil chevalier Antoine de Bertin ne voit point, sans doute, se presser autour de lui — comme le tragique Garnier le dit de Ronsard — le grand Eumolpe, et Orphée et Amphion, impatients de lui offrir leur laurier ou leur lierre; mais ces divins chanteurs ne manquent pas, soyez certains, de lui adresser au passage un aimable sourire avec un signe de la main.